



Un pavillon entre dans la danse

GENÈVE • La Ville présentait hier le lauréat du concours pour un Pavillon de la danse à la place Sturm. Une bâtisse compacte et flexible.



Le projet lauréat des Lausannois d'On architecture sera démontable. ON ARCHITECTURE

SAMUEL SCHELLENBERG

De taille modeste, élégant et... démontable: le futur Pavillon de la danse, à Genève, ne fera que passer. C'est ce que soulignaient hier Rémy Pagani, conseiller administratif chargé des constructions et de l'aménagement, et son collègue Sami Kanaan, responsable de la culture et des sports. Ils présentaient le lauréat du concours d'architecture organisé pour cette construction éphémère, à construire à la place Sturm, dans le quartier des Tranchées.

Pas moins de 65 projets ont été présentés au jury composé d'architectes et de représentants des riverains, mais aussi de l'Association pour la danse contemporaine (ADC). C'est à cette dernière que le pavillon sera destiné: le fer de lance de la danse actuelle au bout du lac occupe depuis 2004 la Maison de quartier des Eaux-Vives. Sans avoir pu entre-temps déménager à Lancy, puisque l'ambitieux projet de Maison de la danse qui devait s'y

construire a été largement rejeté par les Lancéens en 2006.

«Economie de moyens»

Pour la place Sturm, c'est le bureau lausannois On architecture qui a su convaincre un jury unanime. Simple et flexible, le projet sera doté d'une façade rythmée par des cadres en bois – la nuit venue, l'enveloppe devient un écrin lumineux. La bâtisse contiendra une salle de 200 places et son plateau, un foyer, un bar, des bureaux, un espace de documentation ouvert au public et une salle de réunion. «Nous avons travaillé sur l'économie de moyens, expliquait Ubaldo Martella, l'un des cinq architectes du bureau lauréat. Et nous voulions que le bâtiment exprime physiquement son caractère éphémère.»

La construction du pavillon ne nécessitera pas un gros abattage d'arbres, soulignait-on hier: il faudra en couper sept, dont l'un est déjà mort, alors que trois autres sont malades. A la Ville, on se souvient

que la question des tilleuls à éliminer pour mener à bien l'agrandissement du Musée d'ethnographie (MEG), actuellement en cours, avait mené à un référendum (perdu par les référendaires).

Aussi, personne n'a oublié qu'un projet d'implantation de ce même MEG à la place Sturm avait été refusé par 62% des votants en 2001. Mais il est vrai que le pavillon est beaucoup plus modeste, avec emprise au sol minime. Et surtout, il devrait à terme quitter la place Sturm, par exemple pour s'établir aux côtés d'une future Maison de la danse encore à imaginer.

Combien la structure coûtera-t-elle? «C'est trop tôt pour en parler», selon Rémy Pagani, clairement échaudé par l'augmentation du prix des travaux du Grand Théâtre, récemment passé de 30 à 60 millions de francs. Le plan financier d'investissement de la Ville de Genève parle toutefois de 9,8 millions de francs.

Avec une ouverture prévue à l'horizon 2016-2017, les étapes sont encore nombreuses avant que le premier coup de pioche ne puisse être donné. Il faudra dans un premier temps convaincre riverains et associations patrimoniales, avant que le Conseil municipal ne vote un crédit de réalisation. Le parlement est a priori acquis à la cause du pavillon: au printemps, il avait largement soutenu le principe de sa réalisation rapide. Mais tout peut changer.

Vivier très actif à Genève

«Genève possède l'un des viviers les plus actifs de Suisse en matière de danse contemporaine», rappelle Sami Kanaan, en saluant le rôle central joué par l'ADC: «L'association a fédéré ce milieu et lui a donné sa visibilité, tout en menant un important travail de médiation.» Le Pavillon de la danse sera la deuxième structure de Suisse entièrement consacrée à cette discipline, après le Tanzhaus de Zurich. I

GENÈVE

Pour Russell Banks, «lire et écrire sont un acte politique»

Ce soir à Genève, Russell Banks ouvre les feux de la Fureur de lire par une intervention sur l'utopie, thème de cette édition. Gageons que son propos sera aussi clair et généreux qu'il l'a été vendredi soir à la Maison de Rousseau et de la littérature (MRL), où il lançait la série de rencontres «Ecrire Pour, Contre, Avec» – il est ensuite intervenu le samedi à la MRL en dialogue avec Walter Siti, et hier soir aux Cinémas du Grütli où il avait carte blanche.

Vendredi, donc, devant un public attentif, l'écrivain américain a partagé sa vision de l'engagement et de l'indignation lors d'une soirée qui a allié lecture, conférence et discussion avec le public, animée par le professeur Martin Rueff. Dans l'immeuble du 40 Grand Rue, où est né Rousseau, l'atmosphère d'écoute et de réflexion engagée faisait honneur au philosophe. C'est que Russell Banks a conquis son audience par sa chaleur, son humour et la finesse de sa pensée.

«Indignation a un sens différent en français», s'est-il d'abord amusé, perplexe – le mot anglais est plus proche d'«intolérance», même dans sa déclinaison alimentaire... Puis il s'est lancé dans l'éternelle question des relations entre politique et littérature; et de l'impact de cette dernière sur le monde. S'il reconnaît l'importance des *protest novels*, il relève que ces ouvrages n'ont pas été considérés comme des œuvres

artistiques à cause de leur aspect prescriptif. C'est une autre manière d'être engagé qui le touche: d'*Affliction* à *La Réserve*, en passant par *American Darling* et *De beaux lendemains*, ses romans privilégient la description d'existences, dans toute leur complexité. Banks raconte l'histoire des vaincus. Là réside un enjeu crucial pour lui: l'écrivain n'essaie pas d'écrire pour les autres, il n'a pas un point de vue transcendant. Son rôle est d'écouter et de donner la parole.

L'engagement n'est pas lié selon lui aux thèmes abordés. «Pour le choix du sujet, je dois simplement faire confiance à ce qui m'attire. Un roman peut être très personnel, intime, et transformer le point de vue et la vie d'un lecteur.» Pour lui, la plongée dans l'imaginaire d'un autre être humain est en soi un acte politique. «Le lecteur invente la moitié de l'histoire, remplit les blancs avec ses propres rêves, ses souvenirs, son corps. Il y a solidarité et ça, c'est politique.»

Ses romans se passent dans différents continents, parlent d'enjeux vastes: «Quel lien avec votre propre vie?», demande un auditeur. «On puise toujours dans son expérience, mais elle est reconfigurée dans l'écriture, tout comme elle l'est dans les rêves.» ANNE PITTELOU

Ma 8 octobre, dédicace de Russell Banks à 15h, Librairie du Rameau d'Or. Conférence sur l'utopie à 20h, Maison communale de Plainpalais, organisée avec la MRL. Rens. www.fureurdelire.ch et www.m-r-l.ch

EN BREF

JAZZ À L'AMR

Un trio fait merveille

JazzContreband, pour la dix-septième fois, dissémine toutes les formes de jazz en terres franco-suisse. Un tiercé d'instrumentistes au long cours en profite pour se jeter dans la course: Michel Bastet (piano), Claude Jordan (flûte, électronique) et Claude Tabarini (batterie) offrent trois soirées gratuites d'impro à la cave de l'AMR. Ça ne se refuse pas. RMR Ce soir, me et je, 20h30, Sud des Alpes, 10 rue des Alpes, Genève. www.amr-geneve.ch

LITTÉRATURE

Colloque Nicolas Bouvier à Paris

Pour les 50 ans de *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, le Musée du Quai Branly et la Bibliothèque nationale de Paris organisent le 10 et 11 octobre un colloque avec les Editions Zoé, ainsi qu'une soirée littéraire à l'ambassade de Suisse lors de laquelle sera présenté Nicolas Bouvier, s'arracher, s'attacher, à paraître en novembre. Eliane Bouvier lira des textes en dialogue avec l'écrivain Pierre Pachet. MOP

Dans un rêve sur les rives du Gange

LAUSANNE • La nouvelle saison lyrique démarre avec une production de «Lakmé» de Léo Delibes: à la clé, une scénographie réussie pimentée par d'excellents interprètes.

MARIE ALIX PLEINES

Dans une sobriété quasi bouddhique, les disciples du sadhu Nilakantha, père de Lakmé, célèbrent une aurore troublée par les tensions politiques qui secouent leur quiétude religieuse. Transcendé par l'envergure hypnotique du grand prêtre – incarné avec une sombre détermination par la superbe basse russe Daniel Golossov –, le chœur de l'Opéra de Lausanne semble réellement animé par le rituel hindouiste qu'il scande harmonieusement.

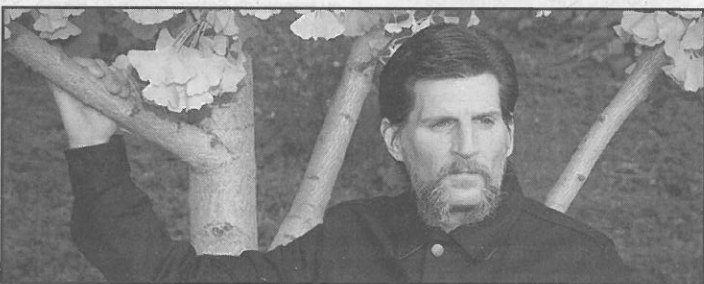
Signé par le compositeur français Léo Delibes (1836-1891), *Lakmé* est donné jusqu'à dimanche à l'Opéra de Lausanne. Une scénographie très authentique, à la fois caractéristique et métaphorique, matérialisée par les décors subtils de Caroline Ginot et les costumes

trelacs du fameux duo des fleurs, soutenue par les harmoniques chaleureuses de la mezzo Elodie Méchain (sa servante Mallika), les jeux sont faits: cette nouvelle production de l'Opéra de Lausanne, coproduite avec l'Opéra Comique de Paris, réunit tous les ingrédients d'une belle réussite.

En effet, en dépit de jolis atouts musicaux et d'une intrigue plutôt fluide et captivante, *Lakmé* est rarement produite. Une relative absence due sans doute à l'impératif absolu de dénicher un rôle-titre dont les capacités vocales conséquentes s'accompagnent d'une véritable présence scénique. Et la jeune soprano colorature autrichienne fait mouche dans les deux registres. Sa silhouette gracile habite l'imaginaire avec une puissance étonnante, trans-

une peu indécise, à mi-chemin entre le séducteur et l'adorateur, le duo hindou formé par Lakmé et son père tutoie visiblement les dieux, tant par le rite auquel les personnages se soumettent que par la qualité de leur prestation artistique. Une stature dramatique incontestablement rehaussée par la pertinence d'une direction d'acteur à la fois concise et intense.

Ceci sans compter avec l'omniprésence somptueuse de l'excellent Orchestre de Chambre de Lausanne mené avec une fougue convaincante par Miquel Ortega. En effet, si Delibes n'évite pas complètement les écueils d'un orientalisme aujourd'hui un peu désuet, il n'en demeure pas moins fin mélodiste et orchestrateur accompli, à l'instar d'un Massenet. Des solistes instrumentaux virtuoses et inspirés par-



FOLK/DRONE, LE BOURG

Dylan Carlson sans Earth

C'est un mouvement naturel, suivi par de nombreux musiciens immergés depuis des décennies dans le bruit avec une dévotion mystique (les

de Dylan Carlson. Au sein de son groupe Earth, ces «bourdons» ont atteint des sommets de perfection. C'est en duo que l'Américain, revenu de bien des